

## BIBLIOGRAPHIE

Roger Duchêne, *Mme de Sévigné (Les écrivains devant Dieu)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 144 pages.

La religion de Mme de Sévigné a déjà fait l'objet de divers articles — M. Duchêne les cite — et d'un livre qu'il ne mentionne pas : celui d'Yvonne Pirat, *La petite-fille d'une grande sainte, Mme de Sévigné, sa spiritualité*, Avignon, 1936, 236 pages. Cet ouvrage ancien, aux citations abondantes, mérite pourtant encore la lecture. Mais nous reconnaissons volontiers qu'il va moins loin que celui de M. R. Duchêne dans l'élucidation des problèmes posés par des attitudes et des déclarations contradictoires. L'auteur de *Mme de Sévigné devant Dieu* a en effet le très grand mérite d'appliquer pour la première fois une méthode strictement chronologique : elle lui permet de surmonter bien des difficultés et de cerner les autres.

« Petite fille d'une grande sainte », l'épistolière ne l'a guère été : et comment s'en étonner, puisque Mme de Chantal ne lui accorda qu' « environ une heure de son temps... encore ce fut à trois ou quatre reprises » quand elle avait quinze ans. Possédée par la joie de vivre, elle ne semble guère avoir pensé à Dieu avant le départ de sa fille et ce n'est pas sans raison qu'Arnauld d'Andilly accusa le 27 août 1671 cette « jolie païenne » de faire de Mme de Grignan « son idole ». Elle se mouva pourtant déjà dans un milieu augustinien et les deux refus d'absolutions (1673, 1675) qui ont été de nos jours si mal interprétés ne s'expliquent que par le choix de confesseurs convaincus que Dieu ne permettait pas le partage du cœur. La conversation se manifesta par une insistance croissante sur le thème de la Providence, mais elle fut lente. Assez nette à partir de 1677, elle resta d'abord intellectuelle : soumission, non amour. Nouveau progrès vers

1680 : « qui m'ôterait mon unique bien », mais la persévérance ne vient que peu à peu avec la pensée de la mort de plus en plus proche.

Amie de Port-Royal ? Certes, et peu tendre pour les jésuites, le rigoureux Bourdaloue excepté. Mais, sur le plan théologique, la réponse est moins claire. Deux de ses textes (1676, 1677) ont semblé molinistes. Le second paraît à M. Duchêne ne reprocher à Nicole que sa pusillanimité. En tout cas la lecture, vers cette date, des derniers écrits de l'évêque d'Hippone, fait que désormais la solution augustinienne (même quand l'épistolière l'appelle thomiste) vient désormais tout naturellement sous sa plume : O altitudo ! Il ne saurait être question d'opposer à cette masse de déclarations formelles deux *obiter dicta* ni de les juger — anachroniquement — ironiques. C'est bien dans le courant représenté par les Messieurs que la marquise a trouvé « la satisfaction d'un certain besoin d'absolu », même s'il lui a toujours été difficile de concilier leurs principes avec sa passion maternelle.

Joint à ses autres travaux, cet essai de M. R. Duchêne fait désirer vivement la prochaine publication de sa grande thèse.

J. ORCIBAL

P. Jansen. *Le cardinal Mazarin et le mouvement janséniste français (1653 - 1659)*, Paris, Librairie philosophique, J. Vrin, 1967.

Au moment où il est beaucoup question de thèses brèves, Mlle Jansen en donne un parfait exemple. Plus heureuse que l'auteur de la *Provinciale*, elle a pu prendre le temps de faire court, et son style concis, d'une grande densité, donne souvent l'impression d'une somme, tout en restant parfaitement clair. Écrit d'une plume alerte, élégante sans affectation, le livre est d'autant plus vigoureux qu'il est animé par une passion contenue. Il a d'ailleurs de grandes qualités pédagogiques : de courtes présentations mettent le profane parfaitement à son aise. La difficulté vaincue est pourtant d'autant plus grande qu'on y trouve disposées dans un ordre strictement chronologique les données les plus hétérogènes : diplomatiques, stratégiques, ecclésiastiques, littéraires. Ces rapprochements valent souvent une explication et on est frappé de la relation, sans doute en partie causale, de l'échec du bref pour la paix et de la disgrâce de Retz à Rome, ou de celle de la réception de la troisième bulle et du second traité de Paris avec Cromwell. Les événements sont d'ailleurs liés par des transitions qui manifestent un sens théâtral fort sûr et la fin du chapitre III est marquée par un rebondissement dramatique inattendu et fort bien souligné.

On jugera peut-être que Mazarin est maltraité dans cet

ouvrage. A tort, à nos yeux, puisque Mlle Jansen met dans sa vie une unité totale, au service d'une fin plus qu'honorable : « Sa préoccupation dominante n'est ni la paix de l'Eglise ni sa propre gloire », mais « le succès de sa politique » (p. 68) et, en conclusion : « Il s'était fixé un but : vaincre la maison d'Autriche, assurer la prépondérance de la France. Il avait consacré sa vie à son œuvre de politique extérieure, il a eu la joie d'achever son œuvre » (p. 192). On pourrait se demander si sa conduite n'a jamais eu d'autre mobile. En tout cas, pas des mobiles religieux : l'affaire jansénite n'a été pour lui qu'une monnaie d'échange avec Rome, ce qui interdisait à la fois accommodement pacifique et répression violente. Mlle Jansen insiste davantage sur le premier aspect, ce qui l'oblige à admettre que le ministre a trompé, non seulement Port-Royal, mais les anti-jansénistes qui lui ont reprochés de pactiser avec la nouvelle hérésie. C'est que Mlle Jansen n'a pas trouvé de monographies pour l'éclairer sur le rôle de la Reine, de Séguier, de Marca, de Hallier, du P. Annat et des autres anti-jansénistes. Quand ceux-ci auront été étudiés, nous croyons qu'on en reviendra au sentiment des contemporains. Mais Mlle Jansen annonce à ce sujet de nouvelles études qui contribueront sans aucun doute à ce rétablissement des proportions.

J. ORCIBAL